

La flamme et l'envie

Liberto Borges

© Copyright Liberto Borges 2014
Tous droits réservés-Reproduction interdite

CARMEN	4
CARTE POSTALE	5
FEMME IDEALE.....	6
FLEUR D'AMOUR.....	8
POEME DE LA MAIN GAUCHE.....	9
JULIA	11
MUSE	12
NYMPHE DES MARAIS	13
FLEUR DU MARAIS.....	15
LES SENTIERS DE L'AMOUR	16
CLEMENCE	17
LASSITUDE	18
MARIAGE.....	20
HIRONDELLE D'AUTOMNE	22
LANGUEUR DU SOIR.....	25
LA PRIERE.....	27
LE LIVRE ET L'ENCRIER.....	29
ABSENCE	33
CARTE POSTALE	34

SOMMEIL.....	35
LA FLAMME ET L'ENVIE	37
LE JOYAU DE DIEU	38
VOYAGE	40
SOLEIL LEVANT	41
LE PONT DE LA NOSTALGIE	43
RENDEZ-VOUS DU SOIR.....	45
L'AUBE DES AMANTS	47
ÉVOCATION.....	48
LOIN DE TOI	50
LE VERS REVE	51
DERNIERE LETTRE.....	52
SIX ANS APRES.....	54
GRISERIE D'UN SOIR	56
RETROUVAILLES IMAGINAIRES.....	58
RAYON DE SOLEIL.....	64
POEME A L'ABSENTE	65
SAMEDI SOIR.....	69
ROMAN D'AMOUR.....	70

Carmen

Toi que j'aime si fort
dis-moi de jeunes mots !
J'ai horreur de boire
aux sources souvent puisées ;
repeignons pour nous seuls
les poétiques tableaux
que des prosaïques
amants ont profanés.

Si tu m'aimes, Carmen,
je crois bien que tu m'aimes ?...
Sur tes lèvres retiens
l'ardeur des mots d'amour ;
je veux que ton cœur soit
comme la main qui sème
à tous vents amour
et joie sur la foi du jour.

Quand le soir chuchotant
a l'air qui nous enchante,
Allons, le cœur léger,
contempler les étoiles,
la luciole qui luit,
la chouette qui chante

dans la nuit, rose noire
aux scintillants pétales.
Donnons-nous les mains
sous la ramure du chêne...
La céleste beauté
palpite dans nos veines.

Carte postale

Que c'est triste la nuit qui tombe
Quand l'être qu'on aime est absent !
Que le temps est long, vain le monde,
Loin des rues où je vais content
Comme l'enfant qui fait la ronde !

Mots doux de ma bouche en toi sèment
Joie et bonheur, fruits de l'amour.
Je ne sais s'il faut dire je t'aime
Ou bien te faire encore la cour,
Toujours, jusqu'au bout de moi-même.

Le ciel bleu, le soleil qui brille
Les plages, la mer, à quoi bon
Si je suis seul, si je m'ennuie ?
Plutôt toi en toutes saisons
Que le bonheur du paradis.

Si j'étais Eve et toi Adam
J'aurais cueilli le fruit du mal
Sur l'instigation de Satan ;
J'aurais fait fi de la morale
Pour que tu me fasses un enfant.

Femme idéale

Je savais que tu existais quelque part
dans l'univers
sous une mauvaise étoile
je savais que les chemins
de la terre me conduiraient auprès de toi

Je te cherchais d'été en printemps
j'interrogeais les étoiles
et les lignes de la main

Je te voyais en rêve
je t'appelais et chaque
fois je te retrouvais dans mon cœur

Tu étais la source pure
qui éteignait ma soif en été
l'odeur des fruits mûrs dont ma vie est parfumée

Je pensais à tes lèvres
à tes seins gorgés de sève
et le parfum de ta chair coulait dans mes veines

Tu étais la quiétude après l'orage
le charme des jours de pluie
le port d'abri
le rivage
l'aurore au bout de la nuit

Quand le silence me parlait de toi
je t'appelais espoir de ma peine
douceur de mes larmes
tu étais l'infini chantant dans mes veines
à toi seule
je rendrais les armes

Puisque tu es là à présent je veux que tu saches
que je n'ai pas de palais féériques pour t'éblouir

Je suis fils bâtard de la fortune
mère des fantaisies royales
je puis juste t'écrire des vers avec du clair de lune
et te les offrir comme un collier de perles rares.

Fleur d'amour

Elle est partie, mon amie,
En silence, les yeux pleins de nuit...
Pourquoi faut-il si tôt choir
Dans ce rivage sombre et noir
Où nul n'a de nom ni d'âge ?...

Sa vie, étincelle qui brille
Et s'éteint, recelait dans sa nuit
La fleur d'amour – l'étincelle
Qui me mit le feu à la cervelle
Et me pénétra le cœur...

Je vécus dans la lumière
De ses yeux, fanal à la lisière
D'un champ de pavots aux fleurs
De chair, qui chargeaient l'air des senteurs
Hormonales de l'amour.

Le dernier mot fut mis
Au roman que nous avons écrit
Pour la vie et pour la mort...
Dernier mot, dernière métaphore :
Son regard bleu immobile.

Poème de la main gauche

Mon destin est écrit sur les lignes tracées
sur ma main, par les ans abîmée.
Bien que d'une gaucherie drôle qui désarme,
elle sait de l'amour tous les charmes ;
main gauche, qui se meut pour aider sa sœur,
dit la vie, la chance et le cœur.

Parcours rude et risqué, peu d'amour
trop d'envie,
c'est là l'essentiel de ma vie.
Riche d'émotions, mon enfance est un trésor
où chaque jour je puise encore.
Après, ce ne fut qu'une prison à ciel ouvert
où parfois je connus l'enfer.

Si je pouvais vieillir sans peur du lendemain,
d'allégresse pure plein les mains ;
si je pouvais mourir dans un éclat de rire
ayant de l'espoir à offrir ;
si je pouvais rendre les pauvres gens heureux,
alors, je me croirais chanceux.

C'est la souffrance qui crée les liens les plus forts,
le plaisir grise mais s'évapore,
comme l'alcool qu'on boit tout seul au bord du gouffre
pour noyer le mal dont on souffre.
On rêve, on espère, on trime, et dans la vie qui
passe, l'amour n'est qu'un répit.

Nous deux sur le divan, frémissant enlacés,
et ma main gauche, ô volupté !
Se grisait en caressant ton corps délicieux,
plus loin que le triangle soyeux ;
la main qui me reedit sur sa ligne de cœur
que je suis ton frère de douleur.

Julia

Tes yeux me parlent d'amour
tes mains rêvent de caresses
mais ta bouche balbutie
demain peut-être...
Tu sais bien que demain
est l'héritier d'aujourd'hui,
une plage couverte de brume
s'étendant sous nos regards.

Ton cœur compte les secondes
de ta vie et il se lasse des jours
et des ans amassés sur lui.
Le temps s'en va sautillant
sur l'épaule des heures
blanchissant les cheveux
et creusant des rides sur le front
des gens qui le suivent malgré eux.

Le temps coule le long des rues
s'oublie dans les maisons
sans soleil s'enfuit dans les lits
de l'amour, et toi, tu vas avec lui
sur les sentiers de la vie.
Tu traverses résignée les jours
de soleil et les jours de pluie
et toujours tu voles au-dessus
des nuits attendant que le bonheur
de l'amour vienne t'illuminer le cœur.
Mais, le matin au réveil, l'aurore
te montre le monde qui tourne
comme la veille...

Tes yeux parlent d'amour
tes mains rêvent de caresses
mais ta bouche dit demain peut-être.
Julia écoute ma prière
laisse parler tes yeux
vis le rêve de tes mains...
Aimons-nous aujourd'hui

Muse

Nos rendez-vous, Muse, au petit matin,
Quatre mots, un sourire, trois pas vers l'avenir,
Et mon cœur devient un drapeau en haut du mât
D'un petit voilier qui part en voyage.

Je laisse mon âme errer sur les lames
Par-delà le couchant, vers un lointain rivage...
Je voudrais te chérir, t'aimer sans te maudire,
Etre à la fois la vie, le pain, le sel...

J'inventerais pour toi une ère nouvelle,
Nous pêcherions à mains nues des serpents de mer
Tels des héros d'une fable, et les flots sur le sable,
En lettres de sel, nous diraient des vers.

Nos rendez-vous du matin sur l'écluse,
Quatre mots, un baiser...Je suis une lyre antique,
J'ai en moi l'idéal, le grand rêve idyllique
De l'âge où il pleuvait des roses, Muse !

Paris pressé s'affaire au petit jour,
Et mon cœur délaissé va soupirant pour toi,
Muse ! je voudrais tant te serrer contre moi
Et mourir au bout d'une nuit d'amour.

Nymphe des marais

Je m'imagine souvent dans les profondeurs
d'un baiser, l'âme confuse,
vagabondant sur des sentiers
lumineux qui mènent auprès des dieux
attablés, se partageant les richesses du matin.

Et triomphant, rompant les amarres du jour,
sur le doux présage de tes bras,
je vais remuer au fond de fleuves mythiques
le sable doré des sabliers du couchant.

Ton bonheur est le mien jolie
nymphé des Marais.
Les grands troupeaux du ciel se nourrissent
aux inépuisables mamelles de la voie lactée.
Un friselis duveté, chair vive
d'un souffle anxieux,
me tient suspendu aux lianes
bleues de ton regard.

Je monte l'escalier d'azur du grand palais,
porté par la flamme qui me brûle le cœur.
Je vais m'asseoir à la table des dieux
qui se racontent des souvenirs d'amour
en nommant les étoiles apprivoisées.

La rosée promet de rajeunir la rose
le grand soir de ses noces avec un papillon.
Elle vit sa dernière nuit, et lui,
sur le billot poli de l'aube
sera décapité par un rayon de lune.

Fleur du marais

Je mire le fleuve en amont,
l'eau vient à moi en chuchotant
le doux refrain d'un cœur aimant
pour qui le temps paraît si long
quand la nuit nimbe le couchant.

Paris pleure, jouis, ris, danse, et moi,
sur le Pont, je t'attends
plein d'espoir, songeant
au bleu gris de tes yeux, nuance
qui sied à ton minois charmant.

Prenant des façons, je faisais
en rêvant l'amoureux galant
cueillant un bouquet de lys
blancs pour toi, jolie fleur du Marais,
toi, qui t'en moquais en riant.

Fringant funambule, je montais
à l'assaut de ta citadelle,
pris aux lianes de l'arc-en-ciel.
Entre mes bras j'apportais
de l'amour à ton corps rebelle.

Les sentiers de l'amour

Je voudrais t'emmener, ma chérie,
sur des sentiers nouveaux, inouïs,
au cœur du songe d'une fille
ivre d'exotiques fragrances,
heureuse à faire danser la vie.

Ah ! si je te disais comment
ta lumière éclaire mon âme...
C'est un alcool coulant en flammes,
l'espoir d'une aube de printemps,
mes yeux qui dans tes yeux se pâment.

De l'amour vrai que tu me donnes,
je fais l'étendard flamboyant
de l'amour déchu, mis au ban
de l'idéal qu'on abandonne,
pour des plaisirs inconsistants.

Clémence

Ton prénom rime avec espérance.
Trois syllabes mélodieuses,
musique d'un poème
qui jaillit dans mon cœur,
telle une eau de jouvence,
et me fait songer aux joies
des jouvenceaux qui s'aiment.

La première syllabe évoque la mer
bleue, et ensuite, j'entends
de calmes flots mourant
sur la plage où s'en vont, grisés,
les amoureux semant,
à cœur ouvert, des rêves à tous vents.

C'est un doux mélange de couleur
et de lumière, le parfum d'une fleur
un vol de papillons. Clémence,
c'est un chant, le charme d'une prière.
Sois bienheureuse, ô toi ! qui possèdes
le don d'allumer mon soleil
les jours sombres d'hiver
et le cœur doux comme le prénom.

Lassitude

Je suis las à mourir ce soir.
Une étrange langueur
Plainte de l'âme en pleurs
Vient me peindre la vie en noir.

Je vois Paris nimbé
De longs voiles brumeux.
Et je suis las comme la plume
Que l'inspiration a quittée.

Je suis las à mourir ce soir
Je suis un vieux bougeoir
Sans bougie à brûler
Un mégot qu'on jette au cendrier.

La Tour est un haut phare éteint
Et moi la triste mer
Sans poissons ni vaisseaux
Sans ports d'abri ni goélands.
Je rêve de toi nuit et jour
Comme le roi déchu
Rêve de son royaume,
Comme le voilier songe au retour.

Je suis las à mourir ce soir,
Je taille dans l'azur
Un miroir de nuages
Aussi sombre que mon regard.

Je suis las à mourir ce soir,
Que vaut la vie sans toi
Le baiser d'un lépreux,
Le tourment de vivre pour rien.

Je suis un être imaginaire
Allant le long des rues
En quête d'un parfum
Que je veux sentir de plus près.

Je suis las à mourir ce soir.....
.....

Mariage

L'heure solennelle était encensée
de sentiments sublimes
quand le vieux clocher sonna midi.
Des chants de félicité retentirent
sous la voûte du temple,
au milieu de froufrous de satin retenus
et des murmures coulant à fleur de joue,
sous le dais souverain de l'amour.

Tu étais un ange sans ailes,
mais dans tes yeux
brillait la splendeur du ciel.
Mille roses effeuillées allaient effacer
la trace de nos pas. La foule t'acclama
voyant la lumière du jour coulant
énamourée sur ta robe blanche.

Nous avons bu tous les deux à genoux
les doux murmures de la source magique.
Je roulais entre mes doigts les perles
de ta joie, te servant au cœur d'un soupir
le vin enivrant du poème.

Combien de fois n'as-tu confié
aux profondeurs des lacs
la morphologie érectile de tes seins ?
Le parc de nos amours était peuplé
de songes émouvants. L'herbe frémissait
aux battements de tes cils.

J'aurais voulu lier ton corps
avec des vrilles de soleil.
Je savais que le bonheur à venir
prenait le fil sur les plis de ton sourire.
Ma vie était bercée dans un hamac
de lumière suspendu aux étoiles.
Je rêvais de vivre et de mourir
sous l'auvent de ton regard.

Hirondelle d'automne

La lumière opaline des lampadaires
jetait sur tes joues un halo crépusculaire
quand je t'ai dit le poème.

Le pont s'appuyait sur la berge
de tout le poids de son ombre ;
le vent du soir balançait dans les sillons
du fleuve la lanterne du couchant ;
et nos pas rayaient de bruits les miroirs
que la nuit nous tendait sur les pavés.

Tu m'as dit tout étonnée :
cette péniche se penche
sur les débris des songes
que la Seine brise contre ses flancs.

Ô hirondelle de mon automne,
t'en souviens-tu ?
Le viol d'un regard avait jeté
dans ton âme les purulences de l'inceste ;
tu étais seule face à l'horizon marquée
par le fer d'une enfance sans amour.

Que de pourquoi dans la ronde de nos pas
au péristyle des jours !
que de nuits hallucinées
sous la lune mauvaise !
Des tentacules gluants brisaient
dans la baie de tes souvenirs
les cercles instables de l'onde.
Au fond d'un nid de silence, percé à jour
sous les toits, s'étiolait ta jeunesse.
Tu attendais qu'une flamme
viene un soir briser les cerceaux
noirs accrochés à ta chair.

A la lumière opaline des lampadaires,
ma parole te donnait l'anxiété de la rose
guettant l'aurore. Mes vers étaient
des papillons s'envolant pour l'éternité,
et mon cœur vibrait sentant ta nuit
se fendre sous l'étincelle des mots.

L'année qui s'était écoulée
sur le seuil de nos rapports teintait d'espoir
les buissons de nouveaux jardins à conquérir.
J'ai vu la mélancolie se replier
sur son lit de pierre pour te laisser sourire

Enfin, l'avenir venait à toi,
portant à son cou la tresse de joie
que la vie t'avait refusée jusque-là.
Une étoile, pour la première fois,
croisant ton regard, murmura
Va mon enfant, va, ma lumière te guidera

Ah ! hirondelle de mon automne,
je ne voudrais être roi que pour le bonheur
de te voir assise sur un trône
aussi haut que le mien.
Je prendrais pour sceptre
ma plume de poète pour chanter
à longueur de règne nos royaux ébats.

Langueur du soir

La brune sans étoiles ni lune me caressait
le cœur du revers de ses plumes.
Je sentais en moi un fleuve qui,
sous l'empire de ses tourbillons d'écume,
se roulait à petits bonds de pur-sang éreinté.

Au secret de sa vase prenait pied
le langoureux élan de ses remous.
Le clairon du désir sonnait l'heure de la moisson
dans le verger palpitant de nos veines.
Que de féeries au carrefour de nos regards!
Que de soieries étalées sous la pulpe de nos gestes!
Nos corps s'enlaçaient sur le tapis
volant de l'amour
dans un crescendo de souffles éperdus.

Tu accrochais l'anneau de ta bouche
à la hampe de vie dressée sous le portique de tes cils.
Tout mon être se ramassait sur le bord de tes lèvres,
j'étais un tournesol ébloui sous le soleil de ton ardeur.

La flamme naissait à l'interstice de nos âmes
liées dans une convulsion de soupirs.
La moiteur de ma langue posait le sceau
de la jouissance dans le mazagran
de tes cuisses qui brûlaient
de se pâmer dans un feu de salive.

Alors de la saillie de l'obélisque avec le ciel
jaillissait sur Paris un ballet d'étoiles filantes.
Nos êtres, fondus dans un frisson, prenaient
assise dans la conque bleue de l'univers,
et l'infini, nous accueillant au fond
de son insaisissable nacelle,
nous saupoudrait d'un soupçon d'éternité.

La prière

Le soleil avait célébré midi sous
un abat-jour de nuages,
à la lueur fervente d'un parterre
de flammes qui couronnait de mystère
la voûte de nos songes.

La basilique livrait au silence
son message de paix ;
ton cœur et le mien,
enlacés dans la soyeuse langueur
du ruisseau de nos veines,
disaient cette prière.

Grand Dieu,
la vie est une rose versant une larme
de parfum dans une vallée d'épines.
Bénis pour le reste de nos jours
les liens qui nous unissent.

Nous n'aspérons nullement à la joie
du paradis promis,
ni à l'ineffable félicité éternelle ;
nous voulons seulement effeuiller la vie
jusqu'au calice du noir soupir,
puisant aux troubles remous de l'amour
le pansement de nos blessures.

La nef obscure me sembla outrée
par la désinvolture de nos cœurs.
L'Ange du blasphème aux ailes noirs de suie
nous attendait sur le perron où brûlait
le feu de l'après-midi.

Sous les doigts d'un musicien solitaire,
une sonate le long des cordes
d'un violoncelle faisait vibrer le génie
du Grand Siècle. Ancré à nos pieds,
dans une mer de souffles anonymes,
Paris nous promet de garder
la lumière de nos fronts éblouis,
dans la splendeur de ses futures ruines.

Le livre et l'encrier

La mémoire est une galerie abstraite.
Le passé y expose sa collection
de tableaux, enrichie des toiles créées
par la tendresse, sur la chair de nos baisers.

La représentation de ce que nous sommes
l'un pour l'autre ne peut être que partielle
et arbitrairement choisie.
Une fresque aussi longue que la muraille
de Chine, aussi vaste que les versants
de l'Everest, ne suffirait pas à exprimer
le sens profonde et les nuances de nos rapports.

Te souviens-tu de notre première rencontre,
du premier regard que nous avons échangé,
de la timide lueur du premier sourire ?
Ils portaient en eux l'énergie créatrice
de la lumière à venir, la frétilante gestuelle
de nos corps, la fièvre de nos mains,
le chuchotement de nos bouches
mues par l'instinct, recherchant l'absolu.
Nous rêvions du moment où la jouissance
se répand dans tous les sens, tel le feu
croisé d'un bouquet d'étoiles filantes.

Nulle toile, fût-elle de dimensions célestes
ne pourrait fixer la totalité de ce moment.
Que d'émotions, que d'élan, que de présages
sans nom au cours de cette année, s'écoulant
comme un fleuve à la fois paisible et violent !
Nous deux, l'âme retournée, avons été
entraînés dans le courant, le cœur affolé.
Nous avons cueilli aux quatre saisons la flamme
qui enivre l'oiseau et fait chanter le grillon.

J'aime le passé dont la lampe constellé
éclaire le présent, mais le futur
est une caverne obscure dont les murs
flous renferment de cruelles incertitudes.
Le destin y est à l'œuvre tenant à la main
le livre et l'encrier d'où sortira
le dernier mot de notre histoire.

Absence

S'il pleut dans mon pays,
mon soleil brille en France.
Que les nuages crèvent,
que le vent se déchaîne !
Mon pauvre cœur languit
aux fourrés de l'absence,
et, au fil des jours gris,
va mourant de peine.

Je me réveille au chant frais
et vibrant du coq.
La longue nuit s'en va loin
du jour qui s'avance.
Je pense aux rêves mauvais,
je ne suis plus qu'une loque.
Fière, la mort arbore ma tête
au bout d'une lance.

Qu'elle est longue la pluie,
et comme le temps s'étire !
Aux cimes de midi
j'ai le soir dans mon âme,
et quand tombe la nuit, pointe
en moi le désir de brûler le temps
si long, si lent, dans les flammes
de la passion, courir
me jeter dans tes bras,
loin des songes pluvieux
et des gris lendemains.

Carte postale

Que c'est triste la nuit qui tombe
quand l'être qu'on aime est absent !
Que le temps est long, vain le monde
loin des rues où j'allais heureux, chantant
comme les enfants qui fait la ronde.

Mots doux de ma bouche
en toi sèment
joie et bonheur
fruits de l'amour.

Je ne sais s'il faut dire je t'aime
ou bien te faire encore la cour
toujours
jusqu'au bout de moi-même.
Le ciel bleu
le soleil qui brille.
Les plages,
la mer,
à quoi bon
si je suis seul,
si je m'ennuie ?

Plutôt toi en toutes saisons
que le bonheur du paradis.
Si j'étais Eve et toi Adam
j'aurais cueilli le fruit du mal
sur l'instigation de Satan.
J'aurais fais fi de la morale
pour que tu me fasses un enfant.

Sommeil

Quelle étrange hypnose a fait son nid
au creux de ton aisselle ?
La nostalgie du soir berce ton matinal
réveil. Tu te lèves en vacillant,
le sommeil ne te relâche un instant
que pour mieux te ressaisir l'instant d'après.

Ainsi, le défilé des heures à moitié vécues
s'allonge sous le portique clair de la journée.
Tu caresses en dormant l'oubli temporaire
dans le halo doux de ton haleine.
Des meurtrissures anciennes se cachent
derrière le rideau de tes paupières.

Je sais le pénible labeur de ceux qui rament
vers la source du fleuve, cachée dans la forêt,
et la pâleur des feuilles qu'on prive de lumière.
Je veux t'arracher aux champs de pavots
pour te rendre aux coteaux de l'éveil.

Je verserai dans ton cœur la quintessence
de l'amour bonifié aux chais du silence.
Sur la rivière du désir s'arc-boute le pont
de notre amour, chair vive où nous allons
et revenons d'un rêve à l'autre.
Nous retenons au bout de nos souffles
le temps qui file entre nos cils.

L'amour est le seul espoir des cœurs
déhérités. Il est l'architecte inspiré
de l'univers où tu viens orner
de bâillements l'anse de mon bras.
C'est lui qui sonnera le grand réveil.

Nous grimperons côte à côte le versant
du jour, et, à midi, dans un triangle d'or,
borné par les sept colonnes du Soleil,
tu me diras : je ne veux pas dormir
chéri, je n'ai plus sommeil.

La flamme et l'envie

Tu as appris à mieux te connaître
toi-même, depuis que tu me connais
et que tu m'aimes.

Avant que je sois venu creuser
le doux sillon de l'amour
dans les méandres tourmentés
de ta vie, l'image que tu avais
de toi n'était qu'illusion.

Tu rêvais parfois que tu étais
une jeune fille aux pensées
fraîches et pures, comme la pluie
pendant ses rideaux
aux baies claires du jour.

Tu ne savais pas qui tu étais,
mon amour, et même si tu l'avais
su, la douleur de vivre t'aurait
empêché de dire ton mal de vivre.

Tu marchais sur les pas de la femme
que tu es, mais tu ne voyais
que son ombre. Tu m'as trouvé
en te cherchant, et l'envie de vivre
qui t'a sauvé n'était pas autre chose
que la flamme qui me brûle le cœur.

Enfin, tu as reconnu tes yeux
dans mes yeux, ta bouche sur ma bouche,
ton corps contre mon corps.
Désormais tu sais qu'il est bon
d'être deux et que le frisson
de l'amour nous rend plus forts.

Le joyau de Dieu

C'est toi, ô Femme !
l'acte primordial de toute la Création.
Tu fus créée vers le soir du sixième jour,
juste avant que le soleil n'ait disparu
au-delà des montagnes et des forêts.

Contemplant l'œuvre accomplie
le Créateur savait qu'elle ne serait parfaite
que si un être intelligent et sensible,
Lui ressemblant, était capable
d'en mesurer la sublime grandeur.

Le soleil s'arrêta à l'horizon.
Sur les océans se dispersèrent
les vents. Les oiseaux suspendirent
leur vol, et la terre d'un bout
à l'autre retint son souffle :
la grâce personnifiée allait voir le jour.

Dieu venait de pétrir de la glaise
dans une flaque d'eau de pluie
qu'un nuage éphémère avait
exprès apporté de la vaste mer.

Bientôt, entre les mains du divin
sculpteur, prit forme la plus belle
créature de toute la Création,
toi, ô Femme !
Adulée, battue, séquestrée, idolâtrée,
Aimée, violée, exploitée, au cours
des âges... tu détiens tu as toujours
détenu, tu détiendras à jamais
le secret de l'amour, du bonheur
de vivre et de toutes les joies du monde.

A son chef d'œuvre ayant insufflé la vie,
Dieu eut envie de lui donner une âme,
qui serait l'empreinte indélébile

de son divin auteur. Alors Il lui dit :
«L'avenir de ton espèce est dans ton ventre, va. »

Comme elle s'en allait dans le soir
qui tombait, de sa beauté s'émouvant,
Dieu alluma dans le ciel des myriades
et des myriades d'étoiles pour adoucir
les ténèbres et embellir tes nuits.

L'univers était achevé,
et l'étrange énigme de son harmonie,
après avoir ébloui des générations innombrables,
m'émerveille aujourd'hui tout autant
que ton mystère et ta beauté, ma chérie.

Voyage

Au creux de ton lit commence le voyage
au pays de l'amour dont tu es le soleil,
la mer jamais domptée,
le trésor,
la merveille,
la céleste beauté,
le fabuleux paysage.
La caresse chérit l'impérieux désir,
fougueux coursier
volant dans de flambants nuages.
Éperdu, fou d'amour, nymphe,
j'oublie mon âge. Sur ton corps,
rendu, j'aurais aimé mourir.

Enfin l'âme apaisée et le corps
engourdi, je suis un homme heureux.
Ô divine langueur ! Je vois des ailes
bleues au ciel de notre lit.
Je baigne tout entier dans des flots
de liqueur, lisant le joli vers écrit
sur ton visage : tu es l'onde douce
qui vient baiser mon doux rivage.

Soleil levant

J'aime cette lueur paisible
juste avant le réveil des choses.
J'aime quand l'ombre se replie
sur le bord de mes prunelles.

Je ne suis pas réveillé
ni tout à fait endormi,
je flâne sur un pont suspendu
au regard de la dernière étoile.

J'aime cette heure qui songe au soleil
levant. Sortant de la masse
confuse, chaque chose balbutie son nom.

J'aime le ciel éclairant
le lent déshabiller des haies,
le doux friselis d'ailes dans le feuillage,
aux premiers frémissements de l'aurore.

J'aime l'univers de mes songes
où des formes irréelles se dessinent.
La vie y est infinie car la mort n'existe pas.

J'aime ce mélange éphémère
de couleur et de lumière
qui recrée l'instant éternel,
celui qui fut qui fut avant le premier
frémissement des pendules.
J'aime aussi cette pénombre
crépusculaire qui m'emplit le cœur.

J'aime voyager au milieu de tes rêves
et côtoyer en toi les désirs féminins
de tous les âges :
le luxe,
l'adulation,
le pouvoir
de séduction sur les mâles...

J'aime ton corps qui me ramène sur terre,
me rendant assez fort pour me frotter
aux écueils du jour et souffrir le bât
de la vie battant mon chemin.

Le Pont de la nostalgie

Sur le Pont des Arts s'en vont nos pas,
s'en vont nos vies et les beaux jours.
Nous y revenions les soirs d'été,
te souviens-tu de ce temps-là ?

Je te disais mon idéal d'amour,
tu souriais ; je te prenais la main,
et nos souffles énamourés
se mêlaient dans un long baiser.

C'était le temps où j'étais heureux,
seul à la pointe du Vert Galant,
comme à la proue d'un fier navire.
J'étais le héros d'un vieux roman,
remontant le fleuve mythique.
– Sire, disait le capitaine,
voici la cité où Vénus vous attend...
d'amour elle vous fera mourir.

Avec le temps se fanent les rêves,
se fanent les roses et l'amour.
Sur la table de nuit, on oublie
la poésie du roman qui s'achève
et qu'on referme pour toujours.

Peu à peu s'éteint le délire,
et sur le Pont s'écoulent les jours
s'en vont l'amour et nos désirs.

Désormais, nous sommes amis.
Je fleuris en passant tes joues
des baisers de la nostalgie,
mais au-dedans mon cœur loue
le temps passé, les beaux jours,
le temps des élans passion-délire

Et sur le Pont des Arts coule l'amour,
coulent les jours et nos souvenirs.

Rendez-vous du soir

Par l'escalier de bois
je montais près de toi.
Que d'émotions je ressentais !
J'avais le cœur battant,
le sang qui s'enivrait !

Le soleil du matin
qui vient saluer
la rose dit le chemin
au papillon, qui s'en va
voletant, étourdi dans la lumière.

M'attendant, tu savais
que les mots d'amour
transforment la vie en jardin
Nous y faisons pousser
de joyeux lendemains.

Des chevaux à l'œil vif,
sur un bruit de sabots,
soupçonnent un réjouissant
complot de pouliches
en rut aux faîtes de l'aurore.

Qui de nous deux était
le plus fou, toi ou moi ?
Des lianes de chair nouaient
des frissons sur nos corps
dans des faisceaux sensuels.

Fier Dimanche flânait
sur les quais de la Seine,
et nous, sous le soleil d'Éros
vivions l'espace d'un soir
l'amour d'une semaine.

L'Aube des amants

Le dernier rayon de lune
tombait dans le lac,
un peu à l'écart
de la source en éveil qui,
sur un carré d'herbe
vivace étalant
le pur cristal de sa nappe,
noyait en coulant
près du point du jour
les cheveux longs de la nuit.

Sur ma croisée des lueurs
tressaient un nid,
doux battement de cils
de l'éveil épris d'un rêve,
le matin aurait
des fragrances,
des pommes mûres,
dans ses clairs vergers,
car déjà l'aube descendait
de son pied rose et léger
illuminer nos regards éblouis.

Elle couronna les cimes
le soleil dans la rétine,
répandant des roses
dans un lumineux crescendo,
déchirant le voile des choses
d'un éclat de rire du clair
ruisseau, fringant comme le désir,
et elle ceignit nos fronts
posant le caresse d'un baiser
sur nos bouches inassouvies.

Évocation

Ma vie n'est qu'impatience
quand tu t'en vas,
flanc offert à la lance,
en quête d'heureux lendemains

Impatience d'aimer le pays,
l'heure, l'endroit, où s'épanouit
ta vie, où s'épanouit l'amour.
L'amour comme une aurore
à nos fronts, si légère
que nous sentons languir la chair.

Chair attendrie, caresse à fleur
de cuisses abandonnées
à la spermatique blancheur.
Blancheur de l'absence
sur la froide banquise du cœur
éperdu, reflux de l'ardeur refroidie.

Ardeur de tous les sens, volupté,
sensations, envie de jouir de tout,
vivre la vie avec passion.
Passion d'amour, ton corps,
désir de ma bouche, volcan
crachant sa lave au soleil couchant.

Soleil du cœur, lumière intérieure,
l'émotion qui nous saisit si fort
est l'enivrant breuvage de l'amour.
Émotion, pulsation cellulaire
au noyau d'un suçon, belle fleur
comme un grain de bonheur au sein.

Bonheur que sept cents aurores
n'ont pas terni,
flamme qui se nourrit de nous,
repas jamais fini.

Loin de toi

Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.
Je vis je ne sais pour qui ni pourquoi.
Parfois, je me surprends doutant de tout
et m'oublie en vagabondages fous,
espérant retrouver le cours de mon destin.

Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.
Je ressemble au voyageur fatigué
qui ne s'intéresse plus à ce qu'il voit ;
au paria partout honni, délaissé,
qui vit sa vie sans terre, sans amour ni foi.
Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.
Je suis l'apatride au cœur seul, dénué
de projets, au passé incertain, qui nulle part
n'est chez lui, et pour qui mourir
ici ou là-bas ne change quoi que ce soit.

Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.
Je reste hébété, harcelé de pourquoi,
écrivain raté qui met son âme dans ses mots,
et voit ses écrits s'amasser dans un flot
de papier noirci où tout son être se noie.

Le vers rêvé

Tu es le plus beau vers
que je rêve d'écrire.
Un vers qui, à lui seul,
serait un poème d'amour.
Au début le mot « tu »,
je ne sais plus que dire...
Au fin fond de la nuit
comment trouver le jour ?

Mon rêve dans un vers
comme une essence
rare qui m'enivre,
me charme et me livre
au dédale d'émotions
où l'on se pâme, hilare,
comme si l'on tenait
un arc-en-ciel dans un bocal.

Un vers chantant ta vie
ardue, et dont le thème
serait ton corps, ta voix,
la musique, tes hanches,
le rythme. Un vers intense
et doux qui deviendrait poème
quand au creux du lit
nos corps se déhanchent.

Dernière Lettre

Le poète qui aime
est un homme qui souffre.
Quand il donne son cœur,
il sait que l'amour le brisera.
Baiser après baiser,
il sent venir la fin ;
vaguement au début,
mais il pressent déjà le gouffre.

Pourtant, il aime encore,
il aimera toujours,
sa vie n'est rien sans amour.
Il est écrit sur mon cœur
que ma vie est une femme.

Poésie des choses, envie
de gagner, force et flamme,
c'est ton image à toi
comme un rêve étrange,
une promesse d'immortalité.

L'amour vient, l'amour s'en va,
éphémère joie de sentir
ce qui demain ne sera plus.
En mai, les beaux jours revenaient,
mais il a plu et l'abandon m'a voué
aux souvenirs amers.

Je ne sais que penser, je ne sais que sentir
Je ne sais que dire, je ne sais que faire.
Le rideau est tiré sur ta douce lumière.

Donnez-moi des cachets que je puisse
dormir. Peux-tu croire que je hais
ce que j'ai adoré ? Si mon amour
n'a été qu'illusion et mensonge
pourquoi aurais-je tant de regrets ?
Songe un instant, Clémence,
que mon cœur est fait pour t'aimer.

Six ans après

Paris portait sur ses épaules le manteau
jaune rouille de l'automne.
Le jour pluvieux traînait
devant moi jonché de feuilles mortes.

La Seine chuchotait sa rengaine
monotone, aussi vieille que les sources
qui l'abreuvent, tout en jouant
avec la berge, clap, clap, clap...
L'eau dansait sur les revers froids du vent.

Le dôme du Panthéon croulait sous la brume.
Chaque cil planté sur le bord
de mes paupières était un drapeau
en berne, frissonnant dans l'air sombre.

Je cueillis une larme dans un mouchoir
de papier, le cœur désenchanté,
sur les marches du palais de Chaillot.

J'aurais voulu être impassible comme la statue
du maréchal Foch, couverte de vert-de-gris,
anachronique sur son piédestal.

La vue de la Seine, naguère si belle à nos yeux
attendris, me ramenait à fleur
de mémoire amertume et regret.

J'entendais, au balancement cadencé
de mes genoux, des pas qui sonnaient creux
sur les pavés des quais.

Le souvenir seul vint à mon secours, ouvrant
à mes yeux une forêt peuplée de fantômes
diaphanes, tous imprégnés de nous.

Les arbres mimaient les courbes de ton corps,
les feuilles frémissaient comme nos cœurs hier
et les fleurs des jardins se souvenaient de toi.
Clémence, c'est une aurore boréale au soir
de la vie, un frou-frou de lingerie glissant
sur la peau câline d'une femme amoureuse.
Ton prénom est un album d'images
chevillées à ma pensée agile qui tourne
en rond dans le jardin ravagé de l'amour.

Le soir venu, j'ai repris le train au Châtelet
en amoureux déçu, le cœur soupirant.
Je rentrais sans espoir à ma cité-dortoir
retrouver ma vieille vie de travailleur immigré.

Griserie d'un soir

Nous étions assis à une table
Dans un bistrot chaleureux.
Le dîner était plus qu'agréable
Arrosé d'un vin fameux.

Face à face mêlant nos haleines
Nos bouches goulues voulaient
De longs baisers étouffer les peines.
De l'amour qui nous tenait.

Autour du vin et des plats fumants,
L'air enivré s'empiffrait ;
Tristounet devenait bon vivant
Quand trois fois il l'aspirait.

Un couple cœur à cœur devisait
A une table voisine ;
Après des aveux, il se taisait
Sur des non-dits qu'on devine.
En quittant le bistrot, nous avions
L'œil brillant et les joues roses ;
Le cœur hardi faisait sa moisson
Dos tourné aux jours moroses.

Au-dessus du grand halo d'opale
La nuit mettait sa mantille,
Tissée de soie bleue brodée d'étoiles
– Nuit ouverte à la magie.

Qu'avait-il entre toi et la nuit
De plus qu'un voile secret ?...
Etoile filante qui s'évanouit
Et que moi seul contemplais.

C'était un soir Cour Saint-Emilion
Sur des nappes rouge vin ;
T'écoutant j'entendais des violons
Sous l'archet doux de ta voix.

Retrouvailles imaginaires

Au plus profond de l'orage,
lame vive remuant jusqu'au fond
ma raison d'être, je te retrouvai
croyant t'avoir à jamais perdue.

Étrange chimie que celle de l'amour !
Quand je crus notre roman achevé
j'eus envie de le réécrire depuis
début, dans une langue rajeunie.

Je venais de régler au doute
l'amer tribut de la jalousie ;
je mourais dans la douleur
de te perdre – pauvre époux transi
que la mort fit veuf sans amour,
au seuil endeuillé de sa nuit de noces.

Mon cœur s'était jeté par-dessus
bord, je coulais au fond de la mare
du désespoir. J'étouffais me voyant
nettement évoluer vers le pôle final,
le but ultime, bien conscient
de la vacuité du monde que j'avais
pressentie tout le long du chemin.

Ton image était toujours aussi vive
en moi. J'avais passé ma vie
à te chercher tout en sachant d'instinct
que c'étais toi la femme que j'attendais.

Mes cellules gardaient en leur noyau
ta mémoire, et ton absence habillait
de noir mon désert de solitude.
Enfin, je revivais ce jour bénis
de la Saint-Martin, peut-être le plus beau
qui m'ait offert mon destin ;
ce jour où dans des effluves de parfum
ta voix me chuchota un mot d'espoir :
« Cinq heures au pont des Arts. »

J'arrivai en avance, mon émotion
était un abcès généralisé
qui me fouettait le sang. Je te retrouvais
craignant de te perdre sans retour.

Paris pavoisait dans des flottements
tricolores, c'était le onze novembre ;
des cuivres luisants chantaient victoire.
Tu étais près de moi avant même
d' être arrivée, je te presentais
dans l'essence d'un parfum,
je cueillais des lauriers par brassées
et songeais brûlant de t'enlacer,
que la vie en valait bien la peine.

Depuis ce jour-là, le pont qui relie
le Louvre à l'Institut est l'endroit exquis
que j'aime le plus à Paris.
Si j'y reviens me souvenir de nous,
tu y reviens aussi me retrouver
dans un manteau noir quand cinq heures
du soir sonnent à Notre-Dame.

La vie est eau de pluie bue par la terre ;
tout est si fragile autour de nous.
Si je te perdais de vue un de ces jours,
si tu allais à d'autres rencontres,
je reviendrais quand même sur le pont
le onze novembre. Je reviendrais tôt,
j'y serais en avance, je t'attendrais
et, à force de t'attendre,
je crois que tu reviendrais près de moi.

Nous marcherions au milieu des lauriers
cueillis sur la promesse d'un baiser ;
je te dirais le mystère des choses
et la face cachée de la nuit profonde.
Mille fois je te fis l'amour, mille fois
je voulus me fondre à jamais en toi.
Je veux encore te faire l'amour, plus loin
que les battements de mon cœur,
bien au-delà de mes cheveux gris,
jusqu'à ce que mort s'en suive.
Je veux te faire l'amour pour la vie, une autre
vie, toutes mes vies passées et à venir.

Quand le feu qui brûle autour
de mes reins ne sera plus qu'un souvenir
enseveli sous la cendre du plaisir,
je te ferai l'amour de mémoire ;
j'y mettrai l'ardeur ancienne,
et peut-être éjaculerai-je autrement
que par la verge fatiguée.
Où que je meurs, je mourrais
dans tes bras, rajeuni au-dedans,
le cœur vert comme autrefois

Ne me dis pas adieu, ne pleure pas.
Rentre à la maison et bois ton café
comme au temps où je t'y accompagnais.
Si tu veux, envoie-moi une rose rouge
qu'on mettra sur ma poitrine
du côté gauche, sur mon cœur refroidi.

Pour une fois, ce sera toi qui m'offriras
des fleurs avec une carte
imbibée de parfum, me disant
« rendez-vous dans l'au-delà ».

Si la lumière des anges emplit le ciel,
je supplierai Dieu et tous ses saints
qu'ils me pardonnent de ne t'avoir
pas assez aimé sur terre ; et, au nom
de l'amour, je lui demanderai ta main.

Rayon de soleil

Je suis allé ce soir sur le Pont magique
de notre première rencontre.
Je m'y suis souvenu de nos soirs
lumineux sous les lustres de la passion.

Je suivais distraitement les couples
d'amoureux et les flâneurs qui allaient
d'une rive à l'autre.
J'étais un rêveur solitaire lisant
sur les lignes de sa main...

Le temps, ce bateleur du néant,
palpable aux battements cadencés
de mes tempes, au bruissement
du courant sur le flanc des bateaux,
filait silencieux comme la Seine,
au travers d'une larme fugace
déversée sur le versant de l'œil.

Contre le parapet près de moi
je n'avais plus le rayon de soleil
qui, hier encore, me réchauffait au-dedans
ni la voix qui me disait tendrement :
tu devrais passer chez le coiffeur...
Viens ! Allons marcher un peu sur les quais.

Poème à l'absente

Il ne se passe pas un jour
sans que je pense
aux beaux jours que nous avons
passés ensemble.

Est-ce encore de l'amour,
fruit trop mûr, il me semble ?
Je n'y crois pas vraiment
mais qui sait si la chance...

Je songe à toi, miroir nuit claire,
tendre et changeant...
Je ne sais quand tout a commencé.
Un jour de mai, jeudi férié
au Marais de nos amours ;
ou peut-être avant, cœur nu,
au bonheur de l'instant.

Depuis deux ans, saison après
saison, j'attends je ne sais quoi,
j'attends sans trop y croire l'espoir
perdu ou le début d'un roman
une belle histoire... peut-être
voudrais-je revenir dans le temps.

En attendant, je vais mon chemin
droit devant, je vis ma vie, je bois,
je mange, j'écris, je dors
et parfois je fais l'amour
en pensant à ton corps
bien tendu sous l'effort
feu au ventre, cœur fringant.

Est-ce un simple regard
qui me versa dans le sang
la fièvre et me fit boire
sur les lèvres du désir ?
Enivrant délire de tous les sens,
folle envie de saisir
au plus profond la vie
dans ses frémissements.

La distance et le temps
t'ont ancré dans mes rêves.
Je bois les doux baisers
fruit de ta gentillesse.
Puis tu pars sans penser
au vide que tu laisses.

Je me rappelle tes mots,
leur lumière est si brève !
L'absence a ses déserts ;
j'y prends parfois ma peine,
à l'heure diserte
où tout un peuple de syllabes
se met à danser en moi
qui suis incapable
de donner au poème
l'harmonie dont je rêve.

T'es loin, je te chéris,
ton absence m'inspire.
Je me plais te chantant
dans cette vie paisible
de poète-jardinier.
Mais, si un dieu nuisible et vil
t'effaçait de ma mémoire
j'aurais envie de mourir.

Samedi soir

Sur le versant des jours
le temps vieillit mes veines,
de l'aube ornant d'or fin
ma croisée au couchant,
prométhéen flambeau
où vient se greffer la nuit.

L'odeur des bois les soirs
amènes... t'en souvient-il ?
Le ciel venait à nous
sous l'arbre éblouissant
où le soleil semait
des rubis par poignées.
C'était le temps ancien,

le temps où l'on s'aimait.
Céleste magie que celle
de tes yeux pers
escamotant la mort
dans des lacs d'amour.

Seul ton doux souvenir
me soutient désormais.
Les samedis soir nous deux
l'amour et Schubert. Merveilleux
quatuor jouant sur du velours.

Roman d'amour

L'amour est un roman
qu'on écrit mot à mot.
Ses pages sont les jours
ses chapitres, les ans

La préface est toujours
le meilleur morceau ;
l'épreuve de la fin
le pire des tourments.

On s'embrasse partout
on se fait des serments ;
à la source des sens,
l'ivresse du frisson
est un ruisseau en crue,
mais avec le temps
le plaisir à l'envi met
à mort la passion.

Côte à côte, voici
qu'ils s'en vont, les amants,
le cœur morne,
songeant au désir sans retour.

Un tendre aveu, parfois,
réveille d'anciens élans
qui ramènent un instant
le temps du bonheur,
mais bientôt la dispute
l'emporte sur l'envie.
Vient la rupture hélas
le roman est fini.

FIN

A Laurence,
une amie chère à mon cœur,
vouée à jamais au culte de ma mémoire

© Copyright Liberto Borges 2014

Tous droits réservés-Reproduction interdite



<http://www.amazon.fr/D%C3%A9sert-mon-D%C3%A9sir-roman-ebook/dp/B00ZYC6R5Q/> Désert de mon désir Format kindle

<http://www.amazon.fr/D%C3%A9sert-mon-D%C3%A9sir-roman/dp/1514380390/> « Le Désert de mon désir » livre papier broché

<http://www.amazon.fr/d%C3%A9sert-mon-d%C3%A9sir-Liberto-Borges-ebook/dp/B00XVQGE6O> « Le désert de mon désir » format epub dans toutes les librairies en ligne

